

L'interview se termine par quelques indications concernant le roman que l'auteur était en train d'écrire.

Francesca PARABOSCHI

Francis GINGRAS (dir.), "Figures de l'héritier dans le roman contemporain", *Études françaises*, vol. 45, n. 3, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009, 158 pp.

Ce numéro d'*Études françaises* est consacré aux thèmes de l'héritage dans le roman contemporain. Comme l'écrivent Martine-Emmanuelle LAPOINTE et Laurent DEMANZE dans leur "Présentation" (pp. 5-9), la littérature contemporaine "ne cesse d'être obsédée par [...] les problèmes de filiation" (p. 6). Il s'agit d'une filiation littéraire par laquelle l'écrivain d'aujourd'hui entre en dialogue avec les œuvres du passé, autant que de l'héritage comme thème majeur du roman. L'interrogation obsédante sur ce genre de questions témoigne d'une "nécessité de repenser les liens familiaux et les transmissions, depuis que la modernité les a ébranlés" (p. 6); il ne s'agit plus de grands romans ancrés au sein de la société comme au XIX^e siècle, mais plutôt de récits qui suivent un parcours individuel pour reconstruire un héritage fragilisé. Dans ce compte rendu je vais m'occuper exclusivement des articles qui concernent des auteurs francophones.

Michel BIRON se concentre sur les thèmes de l'héritage littéraire. Son article "VLB au pays des géants" (pp. 25-40) analyse en effet les essais de l'écrivain québécois Victor-Lévy BEAULIEU, qui concernent quelques grands écrivains du passé. Victor-Lévy BEAULIEU s'identifie totalement aux écrivains qui le fascinent: il ne s'agit pas seulement d'une filiation esthétique, puisqu'il "partage avec eux les zones obscures du psychique et du physique" (p. 27). Pour prouver la validité de ses propos, l'auteur analyse en particulier deux essais de l'écrivain québécois: *Monsieur Melville* et *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*. Victor-Lévy BEAULIEU s'identifie surtout à "la grandeur de l'échec" (p. 30) des grands écrivains, personnel autant que romanesque: ce qui le fascine c'est que MELVILLE renonce à écrire des romans, c'est "l'échec de l'écriture" (p. 34). Il s'intéresse en particulier à *Pierre ou les ambiguïtés* de MELVILLE et à *Finnegans Wake* de JOYCE à cause de la présence du thème de l'inceste, fondamental dans ses propres romans. Martine-Emmanuelle LAPOINTE, dans son article "Hériter du bordel dans toute sa splendeur. Économies de l'héritage dans *Va savoir* de Réjean Ducharme" (pp. 77-93), aborde l'ouvrage ducharmien dans une perspective plutôt thématique que stylistique. Sans nier l'importance de l'intertextualité dans le roman, qui témoigne de "l'attachement de Ducharme à un certain héritage littéraire" (p. 79), l'auteur de l'article s'occupe des "motifs qui accompagnent les héritages matériels et familiaux de *Va savoir*" (p. 79).

Le protagoniste du roman, Rémi Vavasseur, s'investit dans le projet de rénovation d'une maison dont il a hérité, ce qui est aussi un investissement émotif. Il s'agit d'une reconstruction matérielle, mais aussi d'une tentative de récupérer un passé familial "dont les souvenirs demeurent fugitifs et lacunaires" (p. 84). Cette reconstruction est souvent incertaine: par exemple, la création d'une nouvelle cellule familiale est vouée à l'échec. Mais l'"espoir d'une potentielle refondation" (p. 88) n'est pas totalement déçu: il y a toujours la possibilité de bâtir des liens communautaires. Cette première partie de la revue se clôt par un article de Dominique VIART, "Les silences des pères au principe du récit de filiation" (pp. 95-112), qui s'occupe du "défaut de transmission dont les écrivains présents, ou leur narrateurs, s'éprouvent comme les victimes" (p. 97), avec une attention particulière à certains romans et auteurs: *L'orphelin* de Pierre BERGOUNIOUX, *La marque du père* de Michel SÉONNET, *Atelier 62* de Martine SONNET, *Le jour où mon père s'est tu* de Virginie LINHART et *Je ne parle pas la langue de mon père* de la franco-algérienne Leïla SEBBAR. Cette dernière raconte d'un père réduit au silence par la guerre d'Algérie. Le silence du père a une valeur emblématique, l'enfant étant privé de tous les liens avec les générations antérieures. Le récit est donc appelé à combler ce vide et l'écriture s'avère comme la recherche d'un passé perdu.

La section des "Exercices de lecture" s'ouvre par un article de Kamagaté BASSIDIKI, "De l'histoire au théâtre historique dans *Les Amazoulous* d'Abdou Anta Ka" (pp. 115-127). L'histoire est considérée comme l'héritage dont chaque peuple ne peut être privé, il s'agit d'"un patrimoine auquel l'on recourt pour observer, décrire, interpréter le présent et envisager le futur" (p. 115). L'histoire est aussi une source inépuisable pour l'écriture littéraire, qui peut aborder les faits historiques à partir de points de vue toujours différents et originaux. La pièce *Les Amazoulous* met en scène l'histoire de Chaka, roi des Zoulous entre 1816 et 1828. Le dramaturge sénégalais plonge donc au fond de l'histoire de l'Afrique du Sud, dont il offre une lecture très équilibrée. L'auteur de l'article met en évidence la façon dont la structure même de la pièce se conforme à cet équilibre, en se divisant exactement en deux parties: les cinq scènes de l'acte I, et les cinq scènes des actes II et III (respectivement trois et deux scènes). L'acte I représente la grandeur de Chaka, dans son ascension au pouvoir, alors que les actes II e III témoignent de ses erreurs dans la gestion du pouvoir et de sa décadence. Abdou ANTA KĀ veut attirer l'attention des lecteurs sur les risques du culte de la personnalité et éviter ainsi "le piège de la louange aveugle" (p. 122). L'écrivain veut insister sur l'ambivalence de l'histoire: "l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire des erreurs et des réussites des hommes qui l'ont bâtie" (p. 126). Il s'agirait donc, pour ce qui concerne *Les Amazoulous*, d'une tragédie humaine plutôt que historique.